

ANDRÉ MALVIL

LA  
GRANDE OURSE

*Troisième édition*

*nrf*

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII<sup>e</sup>)



LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF NATURAL HISTORY  
AND  
ZOOLOGY  
OF THE  
SMITHSONIAN INSTITUTION  
WASHINGTON, D. C.





# LA GRANDE OURSE

DU MÊME AUTEUR :

SEPTENTRION (Ed. de la *Nouvelle Revue Française*).

LES ROIS DE MER (*Artisan du livre*).

ANDRÉ MALVIL

# LA GRANDE OURSE

*Troisième édition*

*nrf*

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

43, rue de Beaune (VII<sup>m</sup>e)

L'ÉDITION ORIGINALE de cet ouvrage a été tirée à sept cent cinquante-six exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane n. r. f., dont neuf hors commerce marqués de A à I, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de 1 à C, six cent quarante-sept exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont dix-sept exemplaires hors commerce marqués de a à q, six cents destinés aux Amis de l'Édition originale numérotés de 1 à 600, et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 601 à 630.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.*  
Copyright by Librairie Gallimard, 1930.



*A ODETTE LEPREVOST*



*In Novissimo Die.....*

Que ce malheur soit conjuré d'entendre, ou de l'avoir proférée, une parole...

CLAUDEL

Cette première ligne c'est mille hésitations qui meurent. Elles étaient comme des rides minuscules à la surface de ma sérénité, comme les vibrations infimes d'un insecte qui s'obstine à troubler la paix du soir. C'est fini désormais : les rides se sont effacées, l'insecte s'est tu. Et mon âme ressemble à l'océan d'aujourd'hui, si parfaitement apaisé que les reflets de la lune n'y sont plus éclaboussures, mais coulée d'or.

Je ne comprends pas cette force secrète qui me travaille, ni pourquoi j'entreprends ce récit, puisque la chose elle-même, il me faudra la taire, que je le veuille ou non (et ce sera le

plus difficile, s'interdire toute tentative quand elle est là, lumière, envahissement total à chaque instant de mes journées), et qu'au surplus cette histoire d'un difficile pèlerinage ne sera lue sans doute par personne, sinon par la lune curieuse, ou par mon compagnon, le cormoran blessé qui se perche sur mon épaule.

Je ne comprends pas bien, mais cela n'a pas d'importance. Cet obscur désir a peut-être ses obscures raisons et, d'ailleurs, avec ces premières lignes, voici la semence jetée dans la réalité.

Écrire, sensation curieuse; elle a la douceur grise, puérile et voilée des choses de la terre auxquelles il me faut maintenant revenir. . .

\*

\* \*

Je ne pensais pas que ce serait si difficile. Deux pages en quatre jours. Toutes ces feuilles déchirées. Si j'avais su que le miroir était à ce point brouillé, je n'eusse peut-être pas commencé. Je n'arrive pas à faire fonctionner ma mémoire. Les objets qu'elle ramène à

la surface sont mutilés et tellement inertes qu'ils semblent n'avoir jamais eu d'existence. Combien de collines encore à déblayer avant de parvenir à la cité ensevelie? Mais il faudra bien qu'elle sorte de son argile et que je la retrouve avec ses beautés, ses laideurs, pêle-mêle, ses futilités, ses étrangetés... ses laideurs certaines, ses beautés douteuses.

Là pourtant était celée la source qui a engendré un fleuve de clartés.

Je commence comme un homme qui se jette à l'eau.

De même qu'on ne peut guère dire à quel moment précis, à quelle seconde est apparu le premier reflet du jour, ainsi ne puis-je situer dans le temps la première de ces lueurs dont je veux parler. Elle se colore cependant, dans ma mémoire, d'un souvenir certain :

Je déjeunais avec Vivian dans un restaurant dont j'ai oublié le nom. Mais cela non plus n'a pas d'importance. Un restaurant élégant près des Champs-Élysées. Vivian était mienne depuis huit jours et je n'imaginai pas de bornes à mon bonheur. Bornes que j'ai constatées depuis. Mais, à cette époque, arrivé à un âge où la jeunesse n'est plus qu'une eau trouble

au creux d'une main crispée, la conquête de Vivian m'avait procuré une ivresse qui ressemblait à de la vie nouvelle.

Personne dans le monde n'est plus éloigné de moi que l'homme que j'étais alors. Je m'évertue en pure perte, je n'arrive pas à recréer dans ma conscience cet homme-là. Vingt ans suffisent pour creuser un tel abîme. Et l'on voudrait que nous nous souvenions de nos existences antérieures. Les faits, les événements, pâlis et polis par le temps comme des os fossiles, je les retrouve assez facilement, mais ce que pouvait éprouver cet étranger, cerveau, cœur, chair, m'est presque inaccessible. Je ne voudrais pas faire violence à ma mémoire, car je tiens à être véridique, mais, s'il le faut, j'appellerai l'imagination à mon secours pour aller au-devant du souvenir. Car il importe que je pénètre jusqu'au cœur de ce fantôme pour y retrouver la semence prodigieuse et suivre le mystère de sa germination.

J'avais quarante-huit ans, de l'argent et des loisirs. Aucune profession. Membre de trois clubs. J'allais aux courses, au théâtre, quelquefois au concert. Je faisais tout ce qu'il fallait faire. Je dînais tous les soirs dehors,

chez les snobs ou dans les restaurants en vogue. Je jouais un peu, avec la prudence de l'homme qui tient à ses plaisirs. Je fréquentais toutes sortes de gens, dans tous les milieux : journalistes, cabotins, politiciens, entraîneurs et jockeys, surtout un petit groupe d'agités que je retrouvais tous les soirs vers six heures au Russell ou ailleurs. Là se décidait le sort de nos soirées qui finissaient fort tard. Les femmes tenaient une grande place dans ma vie. Ce n'était, suivant le lieu commun, que le plaisir et l'émotion de la chasse ; débusquer, dépister et abattre le gibier. Une fois abattu, on l'enverrait volontiers aux amis. Une perdrix n'est jamais qu'une perdrix et on en a mangé d'autres (ou alors il y faut des accommodements de plus en plus rares auxquels je ne veux consacrer que cette seule allusion honteuse). C'est un petit jeu qui demande de l'adresse et un peu de savoir-faire, et qui remplit les journées. Pas plus que les jonctions, les ruptures ne sont dénuées d'intérêt. J'y avais quelque succès. Les femmes mariées de préférence ; avec elles, la partie se complique et se corse, surtout si l'on connaît les maris. J'avais aussi une amie officielle, Cécile de Boisvallon, de son vrai nom Berthe

Bertrand, artiste lyrique. Elle avait une certaine vogue et peu de talent. C'était moi qui l'avais lancée. Ses fourrures, dont je faisais tous les frais, étaient célèbres. Elle me trompait avec mille précautions sans savoir que je trouvais dans ses infidélités et dans ses mensonges une aggravation de mes plaisirs.

Le démon de midi, en toute justice, ne devrait s'attaquer qu'à l'homme vertueux, épargnant les autres en souvenir de l'hospitalité généreuse qu'ils ont offerte aux démons des heures antérieures. Mais il n'a pas cette délicatesse. Il ne fait que revêtir, pour s'insinuer dans leur moelle, un aspect différent, adapté aux nécessités de son dessein.

Un beau matin je me réveillai vieux. Mes tempes, en une nuit, semblait-il, étaient devenues grises, mon souffle court. Des plis s'accusaient aux coins de ma bouche, des poches sous mes yeux. Malgré l'escrime, mon gilet s'était arrondi. C'était le commencement de la fin, c'est-à-dire, déjà la fin. J'essayai de réagir. Bains turcs et douches glacées. Coiffeur et massages. Et, pendant toute une semaine, la noce à dose massive pour me prouver à moi-même, et pour prouver aux autres que je tenais encore le coup.



Rien n'y fit. Je me réveillai un autre matin avec un goût affreux dans la bouche, que j'associai inexplicablement avec celui de l'ennui, et, dans les membres, une lassitude très particulière qui s'accompagnait de souvenirs exténués. Le passé, toutes ces saisons mortes, ce n'était plus qu'un tas malodorant, quelque chose comme une pile d'assiettes sales, engluées l'une dans l'autre, après un dîner trop copieux. Du plaisir il ne restait qu'une poignée d'images, lits souillés, lubricités tristes, et le dégoût de toutes ces chairs complaisantes. Je confondais, dans la même haine rageuse, toutes les femmes que j'avais connues, celles du moins dont je me souvenais encore. Elles n'étaient plus qu'un seul et vague visage que j'aurais voulu gifler.

Tout cela tournait dans ma pensée, comme une soupe nauséabonde, ce matin-là, pendant que j'essayais de raser la joue avachie que le miroir me présentait. Cela n'avait rien de commun avec l'accablement des lendemains de noce; j'en ai la preuve dans la persistance même de cet état. Rien de commun non plus avec le remords, car, pour la morale, on eût pu me placer au dernier échelon des mammifères. C'était un dégoût physique tout simplement,

et la vieillesse, soudaine, comme une ombre terrifiante sur le mur.

Je connus ainsi plusieurs jours troubles et difficiles. Puis, une scène banale, le dimanche suivant, dévia le cours de mes pensées. Sur le trottoir devant moi, non loin de l'église François-Xavier, alors que j'errais au hasard, j'aperçus trois femmes qui s'en allaient à la messe de midi. La mère et les deux filles. L'une portait un voile de crêpe, les deux autres un même tailleur noir d'une ligne sévère mais parfaite. Il y avait dans leur silhouette, dans leur démarche, une grâce digne et tranquille qui me frappa. Je les dépassai, et, simulant l'attente au prochain arrêt du tramway, je les vis venir vers moi, inconscientes de mon manège. Les deux sœurs étaient jumelles et se ressemblaient très exactement. Un visage allongé, des yeux très noirs, des sourcils dessinés d'un trait sûr, une bouche vive.

Je ne les ai jamais revues et ne cherchai pas à les revoir, mais ce double visage et cette rare grâce deux fois reflétée, me hantèrent tout au long de la journée et me suivirent dans le sommeil. De même le lendemain et le surlendemain, avec une étrange persistance. Puis une buée se posa sur ce souvenir, mais

il demeurait au fond de mes pensées comme un foyer de mélancolie empoisonnée. Ce n'était pas la fameuse péréquation de l'âge, ni l'apparition de ce goût que les gazettes attribuent d'une façon trop systématique aux sénateurs (l'expérience, hélas, n'était plus à faire). C'était une sorte de détresse, un sentiment nouveau de solitude et de déchéance. Je m'apitoyais sur moi-même. Des souvenirs très anciens me revenaient après une longue absence. Je pensais à la vieille bonne qui m'avait élevé et je retrouvais l'odeur rance de son épaule. Un besoin frileux de consolation et de tendresse me tenait éveillé la nuit. Et, peu à peu, une idée fixe s'installa dans mon esprit : nul salut ne pouvait me venir, sinon d'un amour candide. Là seul était le rafraîchissement, là le seul refuge. J'imaginai deux bras naïfs noués autour de mon cou, une bouche neuve tendue vers la mienne. Crise sentimentale, sans doute, mais déterminée par une ambition positive, celle de prouver et de vérifier une fois encore mes pouvoirs, de leur imposer une épreuve nouvelle qui déciderait de ma tranquillité. Si j'étais encore capable de faire battre un jeune cœur, briller un jeune regard, alors ce serait, pour un temps du moins, la fin de mes angois-

ses et, de nouveau, la marche au plaisir.

C'est à ce moment précis que je connus Vivian.

Vivian était une créature éclatante. Je retrouve avec émerveillement son visage au fond de mon souvenir. Mais était-elle vraiment aussi belle que l'image retrouvée ? Surgie de ces vagues d'ombre elle m'apparaît comme une chose rayonnante. La matière de son corps est semblable à la pulpe d'un fruit parfait. Le pouce d'un dieu en a courbé chaque ligne. La malice d'un démon a mis sur ses joues, sur ses lèvres, ces touches écarlates et dans ses yeux cette étincelle. Elle est joyeuse comme un matin qui rit sur la mer. Elle est comme la déesse de la grâce et du mouvement.

Il est probable qu'elle m'apparut différente au temps dont je parle. Haut perchée sur un tabouret, balançant ses jambes, ses jambes nerveuses qui, même reposées, évoquaient le bondissement, accoudée d'un bras très pur au cuivre du comptoir, je ne pouvais la regarder sans une panique intérieure. Je revois aussi le décor : boîtes de nuit, bars, petites femmes qu'elle affectait de traiter en amies, noceurs distingués, ivrognes. Atmosphère de tabac,



## ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

- |  |  |
|--|--|
| <p><b>MARCEL BRION</b><br/>Le Caprice espagnol</p> <p><b>PAUL CLAUDEL</b><br/>Le Soulier de Satin<br/>Christophe Colomb (en préparation)</p> <p><b>RENE BERTHELOT</b><br/>La Sagesse de Shakespeare<br/>et de Goëthe</p> <p><b>ANDRE MAUROIS</b><br/>Bernard de Quesnay<br/>Voyage au pays des articles—Rouen</p> <p><b>JACQUES DE LACRETELLE</b><br/>Lettres espagnoles</p> <p><b>VALERY LARBAUD</b><br/>Les Poésies de A.-O. Barnabooth<br/>A.-O. Barnabooth son journal<br/>intime — Enfants — Amants,<br/>heureux amants, précédé de<br/>Beauté, Mon beau souci, suivi de<br/>Mon plus secret conseil</p> <p>Fermina Marquez<br/>Jaune, bleu, blanc — Allen</p> <p><b>AUGUSTE BREAL</b><br/>Cheminevements</p> | <p><b>BENJAMIN CRÉMIEUX</b><br/>XX<sup>e</sup> Siècle<br/>M. Proust — J. Giraudoux — H. Du-<br/>vernois — P. Hamp — V. Larbaud<br/>— P. Benoit — J. Romains — P. Mac<br/>Orland — P. Morand — Drieu la<br/>Rochelle — J. Paulhan — L. Dur-<br/>tain — H. Pourrat</p> <p><b>MIGUEL DE UNAMUNO</b><br/>Le Sentiment tragique de la Vie</p> <p><b>PAUL VALÉRY</b><br/>Variété I<br/>Variété II<br/>Morceaux choisis</p> <p><b>PIERRE MAC-ORLAND</b><br/>Villes<br/>Rouen, Montmartre, Brest, Londres,<br/>Villes Rhénanes, Rome</p> <p><b>RAMON FERNANDEZ</b><br/>Messages<br/>Jacques Rivière — Balzac — Stendhal<br/>— Conrad — Merédith — New-<br/>man — Maritain — Freud —<br/>Walter Pater — T. S. Eliot</p> |
|--|--|

### COLLECTION "VIES DES HOMMES ILLUSTRÉS"

#### Anglais

- |  |  |
|--|--|
| <p><b>JEAN-MARIE CARRE</b><br/>La Vie de Robert-Louis Stevenson</p> <p><b>G. K. CHESTERTON</b><br/>La Vie de Dickens<br/>(traduit de l'anglais par A. Lau-<br/>rent et L. Martin-Dupont)</p> <p>La Vie de Cobbett<br/>(trad. de l'anglais par M. Agobert)</p> <p>La Vie de Robert Browning<br/>(traduit de l'anglais par Louis<br/>Guilloux)</p> | <p><b>JOHN DRINKWATER</b><br/>La Vie de Cromwell<br/>(trad. de l'anglais par R. Gaucheron)</p> <p><b>ALBERT ERLANDE</b><br/>La Vie de John Keats</p> <p><b>ANDRE MAUROIS</b><br/>La Vie de Disraëli</p> <p><b>LYTTON STACHEY</b><br/>Elisabeth et le Comte d'Essex<br/>(traduit de l'anglais par Jacques<br/>Heurgon)</p> <p><b>ÉMILE et GEORGES ROMIEU</b><br/>La Vie des Sœurs Brontë<br/>La Vie de George Eliot</p> |
|--|--|

#### Espagnols

- |   |   |
|---|---|
| <p><b>JEAN BABELON</b><br/>La Vie de Fernand Cortès</p> <p><b>LOUIS BAUDIN</b><br/>La Vie de François Pizarre</p> <p><b>JEAN CASSOU</b><br/>La Vie de Philippe II</p> <p><b>G. LAFOND et G. TERSANE</b><br/>La Vie de Simon Bolivar</p> | <p><b>EUGENIO D'ORS</b><br/>La Vie Soya</p> <p><b>JAKOB WASSERMANN</b><br/>La Vie de Christophe Colomb<br/>(traduit de l'allemand par Lucienne<br/>Reiss)</p> |
|---|---|